

TRAVAIL INDUSTRIEL ET ETHNOLOGIE : QUELQUES ORIENTATIONS DE
RECHERCHE EN INDE.

"A worker remarked that, once when he was about to drink from a glass which has been used by a harijan, a woman from his caste caught his hand and stopped him".

Work, union and community, industrial man in south India.

Uma Ramaswamy

"On eut beaucoup de peine à établir à Calcutta une canalisation d'eau : comment des gens de castes différentes pourraient-ils se servir du même robinet ?"

Essais sur le régime des castes.

C. Bouglé

Les perspectives de recherche de l'O R T O M en Inde ont conduit à ce que soit conçu à l'intérieur des programmes de l'U R S "Travail et travailleurs du Tiers-Monde", un projet d'investigation ethnologique d'un petit groupe de travailleurs salariés de l'industrie indienne, appréhendés dans leur lieu de travail et dans l'ensemble des champs sociaux qui composent leur quotidienneté. Cette étude possède, outre son intérêt propre, celui de s'inscrire dans une démarche comparative avec des travaux menés à l'O R S T O M principalement en Afrique et en Amérique Latine sur les mêmes thèmes (1). Dans cette optique, un dépouillement bibliographique a été amorcé dans deux directions principales : le travail industriel et les processus d'industrialisation en Inde d'un côté, de l'autre les transformations sociales dans la conjoncture indienne contemporaine telles qu'elles sont analysées avant tout d'un point de vue anthropologique.

On se propose ici de retracer quelques-unes des grandes lignes d'orientation que suggèrent certains des ouvrages consultés, pris au milieu d'une littérature aux ressources quasi inépuisables dans ces domaines. Ces notes de lecture très succinctes, n'ont d'autres usages que celui de participer aux discussions qui s'engagent sur les possibilités d'une saisie ethnologique de l'univers du travail et de sa place dans les modes de production de l'identité et du statut.

(1) Et à l'extérieur de l'O R S T O M, dans le cadre de l'E R A U I (E H E S en France.

L'entreprise et l'industrialisation.

La sociologie industrielle a trouvé dans la conjoncture indienne un terrain de développement privilégié : les études sont extrêmement nombreuses et au sein de ce courant, les travaux concernant les couches ouvrières et les investigations sur des entreprises particulières abondent. Ces recherches ont semblé être traversées à des degrés très divers par une problématique centrée sur le processus d'industrialisation et l'accession de l'Inde aux structures d'une société industrielle lesquelles se présentent nécessairement aux chercheurs comme sujets de questionnements, de contestations, ou de redéfinitions. Dans ce cadre de réflexion -inévitavelmente schématisées- les formations sociales existant indépendamment du travail industriel, plus globalement "la culture" au sens le plus large du terme, sont souvent conçues dans une extériorité et une disjonction première avec l'univers de l'entreprise, postulé comme un lieu de rationalité économique et productive. Les relations entre la sphère du travail et l'environnement social sont alors perçues comme décisives : elles doivent être saisies mais se posent plus ou moins en termes d'adaptation, d'imbrication ou de pénétrations réciproques on tente parfois d'appréhender "les obstacles sociaux" à une industrialisation efficace et normalisée ou encore, selon un point de vue bien identifié et largement critiqué, de juger le "commitment" de l'ouvrier indien. La caste -symbole de la spécificité de la société indienne, pressentie de temps à autre de manière latente comme la résurgence exhibée ou le stigmate d'une "tradition" inamalgamable- prend dans ses débats d'idées une place déterminante. Il s'agit alors dans ce contexte de mesurer son influence sur les procès d'embauche et de recrutement, d'organisation et de hiérarchisation interne, de syndicalisation, d'unification ou de division... Les études sont ainsi amenées à prendre position de manière explicite ou implicite sur ce sujet qui paraît crucial : d'aucuns inclinent à percevoir les symptômes d'une extinction progressive de la caste avec l'essor de l'industrialisation lorsque d'autres s'efforcent de constater son ajustement effectif aux transformations économiques.

Dans cette optique de recherche, une certaine tendance s'exprime à ce que l'articulation travail/hors travail soit parfois peu prise comme un objet d'étude sociologique autonome en tant que tel révélateur d'un paysage singulier de rapports sociaux : elle émerge alors dans la dépendance d'autres problématiques auxquelles elle semble subordonnée.

Parmi les études dans lesquelles s'esquisse cette configuration mouvante d'idées qui inclut pleinement sa propre dimension critique -présentée ici de manière très réductrice et sommaire- on retiendra plus particulièrement les suivants :

- "The industrial Worker", Baldev Raj Sharma, 1974.
- "Sociocultural implications of industrialisation in India. A case study of tribal bihar", L.P. Vidyarthi, 1970.
- "Factory workers in India", A. Niehoff, 1959.
- "The social framework of an Indian factory", N.R. Sheth, 1968
- "The New Worker. A study at kota", K.N. Vaid, 1968.
- "The worker and his union", E.A. Ramaswamy, 1977.
- "Word, union and community. Industrial man in South India", U. Ramaswamy, 1983.

On s'attardera -en suivant un ordre/logique- ^{chronologique} sur certaines d'entre elles dans la mesure où une lecture attentive permet d'illustrer concrètement des débats généraux et d'autre part d'aborder les questions méthodologiques que soulève l'approche ethnologique du travail industriel.

L'étude réalisée par A. Niehoff, Factory workers in India, sur les ouvriers de Kanpur est axée sur les rapports entre fonctionnement industriel et caste et s'interroge sur les possibilités de mobilité individuelle, analysées principalement à partir de la caste et de la famille. Cette étude qui est le résultat d'un an de terrain utilise plusieurs outils d'enquête : entretiens non directifs dans la résidence des sujets, questionnaires,

et "visites" d'usine. Le tableau offert des couches ouvrières de Kanpur vise à mettre en évidence les changements sociaux introduits par l'industrialisation : si les acteurs continuent à s'insérer dans deux systèmes de "classement" -caste et "classe"- on constate une prépondérance actuelle des "positions de classe". La population ouvrière -composée au départ principalement de castes inférieures- témoigne ainsi d'une importance progressive en son sein de castes élevées, poussées à migrer en ville en raison des difficultés économiques rencontrées en milieu rural. A. Niehoff met l'accent sur la "liberté" sociale qu'apportent la résidence urbaine et le travail industriel -en particulier pour les castes inférieures- en rendant obligatoires les relations inter-castes et en orientant en quelque sorte vers un "nivellement des castes". A l'encontre de ce mouvement, il note néanmoins sur 160 mariages un seul mariage inter-castes, la discrimination et la ségrégation résidentielle de la caste la plus basse, celle des balayeurs, le maintien de certaines prohibitions alimentaires... Il considère pour conclure que la mobilité sociale est présentement très réduite pour les ouvriers auxquels les salaires -compte tenu par ailleurs du coût élevé des prestations rituelles et des dettes contractées en vue des mariages, funérailles, etc...- permettent juste de survivre, mais qu'on peut légitimement espérer que des perspectives de mobilité s'ouvriront largement avec la croissance industrielle.

Tout en se fondant sur une critique des présupposés théoriques qui visent à opposer les configurations "traditionnelles" aux sociétés urbanisées et industrialisées et qui tend^{ent}/ensuite d'évaluer la rencontre entre ces deux "ideal-types", R. D. Lambert situe son propos dans une problématique de la "modernisation". Workers, factories and social change est un ouvrage célèbre qui offre une analyse comparative des ouvriers de cinq entreprises privées de Poona, classées en trois types, A, B et C selon leurs degrés d'avancement technologique et la qualification requise pour les travailleurs. Cent ouvriers dans chacune des quatre premières usines, cent-cinquante dans la dernière ont été interviewés à leur domicile ; un sur dix de ces ouvriers ont été ensuite^{ment} interviewés. Les caractéristiques sociales de la force de travail, les modes de recrutement et le "commitment" de l'ouvrier, l'organisation interne de l'entreprise, les rapports entre l'ouvrier et la hiérarchie constituent les principaux thèmes abordés et points

de comparaison entre les diverses usines. L'enquête sur la composition de la force de travail -faisant appel à des critères classiques : âge, sexe, famille, éducation, alphabétisation, caste, statut ethnique, migration...- montre qu'il n'y a pas une différence très nette entre les ouvriers pris dans leur ensemble et la population de Poona ; des différences importantes existent en revanche entre les usines ; dans les plus récentes le niveau social de la main d'oeuvre est ^{1^e} plus élevé tant en ce qui concerne la caste que l'éducation reçue et cette main d'oeuvre est la plus jeune. Parallèlement à la grande expérience professionnelle des ouvriers et à leur investissement notable dans le travail, R. D. Lambert relève le poids des réseaux d'interconnaissance et de parenté dans les procès d'embauche, et d'autre part des représentations de l'emploi qui le désignent comme une "propriété". Des corrélations étroites entre caste et éducation, l'intervention des facteurs de caste au niveau extrême des hiérarchies professionnelles sont observées ; le bilan nuancé de R. D. Lambert s'efforce néanmoins d'établir la prépondérance de l'éducation sur la caste tout en soulignant que seule l'usine de type C marque une réelle rupture avec le passé dans la mesure où s'y manifeste une prédominance des "achieved status" sur les "ascribed status", faisant toute leur place aux performances professionnelles et aux aspirations promotionnelles. Cette usine de type C -exemplaire aux yeux de R. D. Lambert- ne devrait cependant pas faire oublier, rappelle l'auteur, combien la modernisation est un chemin long et épineux et les difficultés intrinsèques à soumettre le marché indien du travail industriel à une rationalisation réelle.

En 1968, peu après les travaux de A. Niehoff et R. D. Lambert, N. R. Sh. publiait The social framework of an indian factory ; il s'agissait de sa thèse, dirigée par l'anthropologue M. N. Srinivas, et effectuée dans une perspective ethnologique. Cette étude d'une usine de type très "moderne" -baptisée fictivement "Oriental"- implantée dans une ville de 300 000 habitants en plein développement industriel et commercial, prend pour objet les rapports internes à l'entreprise, et cumule une observation à l'intérieur de l'usine, une saisie du "background" des ouvriers et des entretiens. L'usine sélectionnée a une excellente réputation tant en ce qui concerne sa productivité que ses modes de gestion de la main d'oeuvre ; dès 1954, elle collabore avec une firme allemande et durant la période de l'enquête elle

est en pleine expansion. La compagnie dans laquelle elle s'inscrit est devenue en 1949 publique. Néanmoins comme ailleurs une réserve d'ouvriers non-qualifiés, engagés quotidiennement par un "contractor" coexistent avec la main d'oeuvre salariée et stable de l'usine. L'étude de N. R. Sheth est centrée sur l'analyse des rôles et des comportements, sur les rapports entre organisation "formelle" et relations "informelles". Cette approche institue un déplacement notable en regard des axes de questionnement précédemment cités, déplacement qui transparait également dans les conclusions. N. R. She considère que le lien entre castes et travail n'est pas aussi exclusif qu'on le suppose souvent - même en milieu rural - et que ce lien devient en ville très faible : les mouvements migratoires conduisent à ce que la recherche urbaine d'emploi s'effectue dans un oubli relatif des métiers "traditionnels". Dans l'usine Oriental il constate ainsi que toutes les castes sont intégrées aux différents niveaux de la hiérarchie professionnelle et que les employés ne sont pas trop "contraints" au statut de caste ; le recrutement s'effectue néanmoins principalement à partir de la parenté, de la caste, du voisinage ou encore des liens "d'amitié", pratiques qui s'inscrivent dans la logique des devoirs incontournables envers les membres des groupes d'appartenance (caste, village, parenté). L'usine est de ce point de vue un champ où s'exerce une certaine inter-connaissance : la sphère du travail et l'univers extérieur ne peuvent donc être appréhendés de façon séparée et leurs fonctionnements révèlent une intégration sociale réciproque d'autant plus que la sécurité offerte par l'emploi, l'assurance d'un revenu permettent de remplir les obligations institutionnelles liées à la caste, la parenté, etc... chez toutes les catégories de personnel. Le "prestige" qui entoure cette usine implique par ailleurs une grande valorisation des emplois en son sein et un sentiment très fort d'appartenance à l'entreprise dont le "patron" est perçu à la fois comme propriétaire, "maître" et "père" dans une continuité qui prend parfois des formes religieuses, accentuée par le fait qu'un ensemble de prescriptions rituelles sont observées à l'intérieur de l'usine et entre autres respectées par sa direction comme congés. Le croisement de ces données conduit N. R. Sheth à renouveler l'appréhension des interactions entre travail industriel et structures sociales : dans ce contexte spécifique où le statut octroyé par le travail apparaît déterminant, les relations interpersonnelles qui se développent dans l'usine, les positions distinctives et hiérarchiques internes trouvent dans le langage de la caste

de l'origine linguistique, de la parenté... des modes de traduction visant à établir la légitimité des revendications émises : salaires et promotions, avantages ou insatisfactions professionnels sont l'objet d'une interprétation construite par les employés en des termes de référence externes au travail, qui puisent leur source dans les hiérarchies statutaires instituées par la société. Ces remarques induisent N.R. Sheth à se situer en quelque sorte de façon médiane dans la problématique bipolarisée sur industrialisation et société indienne : il n'y a pas d'opposition définitive entre la "rationalité industrielle" et les rapports sociaux globaux spécifiques à la conjoncture indienne. Les schèmes "traditionnels" de la caste et de la religion impriment les rapports internes à l'entreprise comme le montre l'usine Oriental qui est un mélange de normes "traditionnelles" et "rationnelles" ; enfin le développement économique n'est pas nécessairement orienté vers un processus "d'égalitarisme" compte tenu de la "force vitale" que constitue la "tradition" en regard du "changement social".

Dans un excellent article consacré à une analyse critique des travaux sur les ouvriers de l'industrie indienne, For a sociology of Indian industrial workers, N. R. Sheth explicite d'autre part clairement sa position sur les recherches existantes : "The early pioneering studies dealing with the social characteristics of workers and the problems of recruitment and commitment have now become irrelevant as a result of the spread of industrial activity covering most the regions within the country. Studies on motivations and attitudes of workers constitute the focus of attention of industrial sociologists. But these studies are governed mainly by an urge of to identify among workers areas of maladaptation to industrial discipline. While some studies may have some value, it is important to examine and understand the concrete problems, urges, anxieties, hopes and aspirations of workers as dynamic parts of their industrial organisation as well as social organisation. The choice of concepts and methodology should be oriented to the accomplishment of this task. Above all the industrial worker as a subject for sociobiological study should be treated as a citizen and a living piece of socio cultural reality rather than as an agglomeration of attributes to be filled into one or other set of conceptual pigeon holes

Dans une direction opposée, à titre d'exemple de la portée toujours prégnante de certains débats, on évoquera très rapidement certaines des déductions par lesquelles s'achève l'étude de B. R. Sharma, The indian industrial worker, publiée en 1974. Cette enquête, réalisée auprès des ouvriers d'une usine automobile de Bombay, adjoint à des entretiens approfondis auprès de 262 ouvriers un traitement statistique des données et l'utilisation de nombreuses variables et items de mesure de facteurs telle "l'aliénation". B. R. Sharma considère que les scènes sociales travail/hors travail n'entretiennent aucune relation. L'éducation, l'inscription urbaine, l'expérience du travail industriel déterminent la nature de la force de travail. Une transition réussie a été établie entre deux systèmes sociaux et aucune association ne peut être constatée entre caste et statut professionnel; la société indienne "traditionnelle" n'est pas un obstacle au "commitment" de l'ouvrier dans le travail industriel. Ce dernier ne subit aucune influence culturelle. Il témoigne d'un "investissement communautaire" faible et seule domine la technologie du travail.

Les travaux bien connus d'Uma Ramaswamy et d'E.A. Ramaswamy sur les populations ouvrières de Coimbatore et plus largement leurs contributions théoriques sur le développement de la société indienne prennent une place très importante dans la tentative d'une compréhension de la nature de la configuration industrielle indienne. Leurs publications sont nombreuses et d'un apport décisif ; on citera d'E.A. Ramaswamy The worker and his union, a study in South India qui est une investigation ethnologique portant sur l'investissement syndical des ouvriers de Coimbatore et reposant sur un terrain intensif de quinze mois entre 1953 et 1964 puis de nouvelles enquêtes en 1967 et 1971. Dans sa préface, M. N. Srinivas souligne que cette étude marque une étape dans la perspective d'extension des méthodes ethnologiques d'observation participante aux terrains urbains et industriels ; industrial relations in India, ouvrage collectif préfacé par A.M. Shah (1978) qui rappelle que les études de sociologie industrielle ont été trop souvent confinées aux relations managers/ouvriers/syndicats, à la participation des ouvriers à la direction ou encore à l'étude des conflits sociaux d'autre part qu'elles ont été limitées à l'impact de l'industrialisation sur la société. Il met l'accent sur la nécessité d'une observation à l'intérieur de l'entreprise, d'une saisie fine des relations interpersonnelles,

d'une analyse des rapports avec la caste, la famille, le voisinage, l'école. et plus globalement sur l'intérêt que l'anthropologie sociale trouverait à se tourner vers le secteur industriel ; Power and justice, the state in industrial relations (1984) où aux côtés de l'analyse de conflits sociaux précis dans l'industrie, sont exprimées les vues de l'auteur sur les rapports entre le travail et le capital et le rôle de l'état ; E.A. and Uma Ramaswamy Industry and labour, an introduction (1981) qui offre une synthèse des questions que pose l'industrialisation en Inde (recrutement, "commitment", conséquences de l'industrialisation, syndicats et syndicalisation, participation et contrôle ouvrier...) ; U. Ramaswamy, Work, union and community, industrial man in south India (1983) qui, en se fixant pour but une analyse fine des interrelations existant entre les expériences de l'ouvrier -appréhendées dans leur totalité- au travail, dans son insertion quotidienne extérieure à l'univers professionnel et dans le syndicat, se propose comme une réponse aux différentes théories de l'industrialisation de l'Inde. Cette étude repose sur un terrain intensif de dix mois réalisé à partir de l'immersion personnelle du chercheur dans une collectivité résidentielle de travailleurs des usines textiles de Coimbatore (habitat dans une famille d'ouvriers). Une seconde cité a également fait l'objet d'une investigation dans une optique comparative.

Les conclusions d'Uma Ramaswamy retiennent l'attention. Sa thèse vise à mettre en évidence la cohérence globale de "l'homme industriel" indien telle que l'illustre l'ouvrier de Coimbatore : ce dernier partage des valeurs -selon l'expression de l'auteur- "universellement industrielles" et d'autres "typiquement indiennes". Ainsi l'ouvrier de Coimbatore -dans le travail et dans l'action syndicale- n'est-il pas différent de son homologue de l'Ouest : il ne regarde pas ses collègues comme membres d'une caste spécifique et les agencements relationnels internes au travail ne tiennent pas réellement compte des castes. Parallèlement la vie hors travail est profondément marquée par l'expérience professionnelle et syndicale, et les relations interpersonnelles qui s'y développent sont liées aux rapports propres au lieu de travail : on constate par exemple des relations sociales intenses entre collègues. Le travail, l'action syndicale et la participation politique -très importante et de type factionaliste- dominant donc la vie des ouvriers et s'inscrivent à l'encontre d'une influence de la "tradition".

des rapports

La transformation/entre intouchables et castes supérieures en témoigne et si une barrière est maintenue, elle ne repose plus sur les fondements "traditionnels" : la caste n'est dès lors pas la structure de base des rapports sociaux en jeu dans la collectivité ouvrière qui montre en revanche le poids décisif d'une "culture" du travail industriel. Cette interprétation globale s'appuie sur un ensemble très riche de descriptions concrètes parmi lesquelles on note néanmoins la persistance de l'endogamie de caste ; deux exemples sont donnés de mariages intercastes : dans le premier l'ouvrier rejeté par son voisinage a été contraint de quitter à la fois son domicile et son travail ; dans le second la jeune femme s'est suicidée. Par ailleurs U. Ramaswamy souligne que si aux intouchables ne sont plus associées des représentations de "pollution", la "saleté" leur est systématiquement attribuée. Cette substitution de l'hygiène aux hiérarchies religieuses constitutives apparaît à l'auteur un changement déterminant.

Au rang des qualités "universelles" de l'ouvrier indien, U. Ramaswamy relève à un autre niveau le sentiment partagé d'un droit à l'emploi, perçu par ailleurs comme une propriété dont les enfants peuvent hériter. L'ouvrier de Coimbatore est d'autre part, aux yeux de l'auteur, pleinement et spécifiquement indien : ces caractéristiques ressortent d'une confrontation avec les thèses marxistes. Ainsi l'ouvrier indien a-t-il une "position de classe" complexe dûe à ses multiples sources quotidiennes de revenu s'ajoutant à un salaire. Son engagement dans des activités "capitalistes" -telles la vente, la petite entreprise, etc...- sa volonté première d'augmenter par tous les moyens ses gains, ses aspirations paysannes, la composition hétérogène des groupes familiaux dans lesquels il s'insère, etc... rendent difficile une adéquation à une image "orthodoxe" du "prolétariat". De ce point de vue U. Ramaswamy voit un autre problème dans la "conscience de classe" et plus globalement les conceptions des travailleurs de Coimbatore : ces derniers considèrent la propriété privée et la poursuite du profit comme entièrement légitimes ; posséder une ferme ou une petite entreprise, devenir propriétaire et se libérer du travail salarié, être son propre patron et rejoindre "la classe" des possédants sont des ambitions largement partagées qui apparaissent à l'auteur typiques de "l'homme industriel indien". Ainsi "l'ouvrier" donne-t-il à voir une synthèse réelle et efficiente entre la "culture" indienne spécifique et le travail industriel, dans son "univer-

salité" intrinsèque : si la technologie industrielle ne détruit pas nécessairement la culture et n'est entachée d'aucune suprématie systématique et définitive, c'est -conclut U. Ramaswamy- que l'expérience industrielle est avant tout le résultat d'une "interaction dynamique entre technologie, culture et société".

On perçoit, à travers ce survol trop rapide et partiel de quelques travaux, entre autres une certaine référence à l'ethnologie comme mode d'accès à la réalité sociale du fait industriel dans une conjoncture de développement économique ; les méthodes d'investigation ethnologique -en tant qu'elles ont vocation de livrer des matériaux sur la quotidienneté d'acteurs concrets- paraissent alors pressenties comme susceptibles d'apporter de nouvelles réponses plus adéquates aux questions posées par l'industrialisation d'une société dont les règles de fonctionnement ont la forme de structures et d'institutions particulièrement puissantes. Ce recours à l'ethnologie s'effectue par son insertion relative dans des problématiques à l'approfondissement desquelles elle est appelée à contribuer bien qu'elle ne les aie généralement pas initiées.

Au sein de cette configuration scientifique, les recherches de Marc Holmström prennent une place essentielle : l'objectif est ici défini d'une "anthropologie du travail industriel" en Inde et du développement d'une "anthropologie des sociétés complexes industrialisées". Le point de vue de l'auteur a beaucoup évolué entre ses deux livres South Indian factory workers (1976) et Industry and inequality, the social anthropology of indian labour (1984) dont l'ampleur des analyses proposées est impressionnante. South indian factory workers mettait en évidence, à partir de l'étude intensive de 104 ouvriers de quatre usines -deux privées, deux publiques de Bangalore- l'importance d'une "citadelle de la sécurité" et en son sein la

progression actuelle d'une alternative aux modèles hiérarchiques et la montée des idées de "choix" et "d'égalité" qui s'inscrivent dans une continuité historique dialectique. Industry and inequality -dont les ambitions théoriques sont beaucoup plus vastes- repose à la fois sur des enquêtes et des observations personnelles et sur une réflexion à partir de l'ensemble des recherches effectuées sur l'industrialisation de l'Inde, sa structure économique et son marché du travail. Centré sur les rapports entre secteurs "organisé" et "inorganisé", ce livre revient sur la thèse précédemment présentée qui, à travers l'image de la "citadelle", édifiait une barrière fixe entre deux univers sociaux disjoints. Cette vision est jugée aujourd'hui par l'auteur comme simplificatrice et il s'érige contre une interprétation économique dualiste. Il met l'accent sur les imbrications profondes entre secteurs "organisé" et "inorganisé", sur l'absence de frontières rigides, sur un certain "continuum" balisé de "pôles" : ainsi ne peut-on plus considérer qu'il existe deux "classes séparées" possédant des intérêts conflictuels comme le montre l'analyse de la situation présente, des pratiques et des représentations des acteurs. Cette contribution majeure à l'anthropologie du travail offre par ailleurs une revue critique exhaustive des travaux consacrés à la conjoncture industrielle indienne.

Inde actuelle et perspectives anthropologiques.

"By a curious coincidence, the social anthropologists' view of organic elements in the caste stratification resemble the 'official' scriptural view of the system which tries to establish a close organic fit between the institutionalised inequality among the caste segments and its religious rationalisation"

Sociology of social stratification (I C S S 1974)

Yogendra Singh

"The observation of hindu social life has been and still is vitiated by the book view and the upper caste view"

Caste in modern India

M. N. Srinivas

Dans une partie des débats précédemment évoqués concernant l'industrialisation et les changements sociaux qu'elle induit, la tendance s'esquisse parfois à ce que la caste se dessine plus ou moins comme un point de repère en quelque sorte immanent ou une référence fixe en regard desquels un appui et des critères peuvent être trouvés quant à l'évaluation de ces changements dans sa force ou dans sa faiblesse, dans sa proximité ou dans sa mise à distance s'offrent ainsi d'une certaine manière à l'exégète des signes à partir desquels serait susceptible d'être décryptée la nature de la conjoncture étudiée.

Un renversement est opéré par l'anthropologie lorsqu'elle se focalise sur le système des castes lui-même, pris comme objet d'investigation et d'analyse. Ce renversement présente un intérêt accru lorsque l'anthropologie -interpellée par l'intensité des transformations en jeu dans la scène indienne contemporaine- s'interroge sur les modifications internes au système des castes et à la caste, dans leurs rapports avec les mutations économiques sociales et politiques. A cet égard, les travaux des anthropologues indiens M. N. Srinivas et A. Beteille apparaissent particulièrement représentatifs ; ils ouvrent un vaste champ de réflexion et sont d'un apport immense. Parmi les ouvrages de ces auteurs -dont certains des titres illustrent en eux-mêmes ces préoccupations- on citera plus précisément :

M. N. Srinivas, -"The remembered village", 1976.

- "Caste in modern India", 1962.

- "Social change in modern India", 1972.

- "The changing position of Indian women", 1978.

A. Beteille , - "Caste, class, and power. Changing patterns of stratification in a tanjore village", 1971.

- "Castes, old and new", 1969.

- "Equality and inequality", 1983.

Ayant effectué des études de village dans lesquelles sont observées les relations inter-castes, ces anthropologues considèrent cependant que les situations urbaines et industrielles constituent en tant que telles des terrains d'investigation pour l'ethnologue. Dans Caste in modern India, M. N. Srinivas souligne ainsi que "The ethnography of indian urban life is conspicuous by its absence" et qu'un ensemble de questions se posent comme "To what extent do linguistic, territorial, caste and kin ties operated in a modern factory ?... Can we point the differences between traditional towns and modern towns ? Sometimes it found that factory is situated in a traditional town. Does this bring into existence any new patterns of social relationship and if it does, what is their relations to the traditional patterns How far caste, kin, language, religion and other bonds relevant in determining the settlement pattern of a town in commercial enterprise, in the Trade Union, and cooperative movement and in politics and education ?..." Semblablement, dans un article Clerks and skilled manual workers, some con-

siderations for researchs on Calcutta (1970) A. Beteille -en suggérant des orientations de recherche micro et macro-sociales- énonce la nécessité d'enquêtes menées selon la méthode de "L'observation participante" à l'intérieur d'une usine et dans des collectivités de voisinage.

L'étude qualitative des fonctionnements sociaux induits par les nouveaux contextes d'urbanisation et d'industrialisation apparaît donc clairement à ces chercheurs comme destinée à enrichir la somme des connaissances anthropologiques. En retour, l'approche qu'ils développent de l'évolution générale de la caste -dont on ne retiendra ici très rapidement que quelques points forts et bien connus- se présente comme un cadre d'analyse nécessaire à toute investigation.

En remettant en cause avec l'introduction du concept de sanskritisation les images réductrices du système des castes comme un univers clos et quasi-immuable, M. N. Srinivas inaugure un débat important. Ce concept est ainsi défini par l'anthropologue : "The process by which a low hindu caste or tribal or other group changes its customs, ritual, ideology and way of life in the direction of a high and frequently twice born caste. Generally such change are followed by a claim to a higher position in the caste hierarchy than that traditionally conceded to claimant caste by the local community. The claim is usually made over a period of time in fact a generation or two before the "arrival" is conceded". (Social change in modern India). La notion de sanskritisation importe donc au coeur de la hiérarchie interne des castes, l'idée d'une mobilité sociale de caractère collectif, fondée sur des pratiques d'imitation qui la légitiment. M. N. Srinivas insiste sur le fait que "les changements de position" qu'elle implique ne correspondent pas à des "changements de structure", que ces "changements de position" s'effectuent dans le cadre d'une conservation du système lui-même où règne une certaine compétition.

Parallèlement, les processus de sanskritisation, dont la sphère d'exercice est avant tout religieuse, n'apparaissent pas coupés des phénomènes économiques et politiques : si les forces économiques mises en jeu par la domination anglaise ont eu pour résultat l'augmentation de la mobilité interne au système des castes, par ailleurs la "puissance" et "l'activité" de la caste se sont accrues proportionnellement à la diffusion du pouvoir po-

litique dans la population autochtone. Plus globalement, mobilité économique, mobilité sociale et sanskritisation semblent souvent liées : l'élévation économique d'une caste peut être suivie par sa sanskritisation et par sa revendication d'un statut supérieur dans la hiérarchie des castes. Une interdépendance réelle se manifeste donc entre ce que M. N. Srinivas considère comme les trois ancrages principaux du pouvoir dans le système des castes : rituel, économique et politique. Le développement des médias et de la technologie moderne ont ainsi favorisé la propagation de la sanskritisation dont les interactions avec l'occidentalisation sont notables : M. N. Srinivas relève la contradiction qui gît dans le fait que l'occidentalisation croissante des brahmanes, associées à l'urbanisation, a pour pendant la progression de la sanskritisation dans les autres castes, comme si la sanskritisation était un "préliminaire" à l'occidentalisation.

A un niveau plus général, M. N. Srinivas constate que si les conceptions touchant la pollution se sont affaiblies, ce mouvement s'accompagne néanmoins d'un investissement accentué de la caste entre autres dans les champs administratifs et politiques, mais aussi dans l'ensemble de la vie publique et sociale ; de nouvelles opportunités se sont ouvertes aux castes, notamment avec les transformations politiques et les mesures gouvernementales : opportunités que ces dernières ont fortement exploitées, entraînant le système des castes lui-même dans un changement global. On observe dans cette optique que l'essor des communications a poussé les castes à une meilleure organisation de leurs activités et à un plus grand dynamisme ; l'intensification de la conscience de caste se remarque particulièrement dans la prolifération des "banques de caste", des "hôtels de caste", des "journaux de caste", des "coopératives de caste", des conférences et meetings... M. N. Srinivas juge ainsi que la caste "is so tacitly and so completely accepted by all, including those who are most vocal in condemning it that it is every where the unit of social action" (Caste in modern India). Ces thèses l'amènent à exprimer son désaccord avec des interprétations qui voient par exemple dans la formation d'un "syndicat de caste", "un symptôme de la désintégration des castes" (Gough) ou dans "la compétition des groupes de caste" un "mépris des principes" et de la "tradition" du système des castes (Leach) (Cités par M. N. Srinivas).

Témoignant d'un "détachement de la caste de sa matrice traditionnelle, locale et verticale" l'ensemble de ces manifestations actuelles de la caste où se joue la concurrence des groupes, mettent en scène aux yeux de M. N. Srinivas le déploiement d'une "solidarité" et d'une "intégration horizontale" des processus de "fusion" semblent donc aujourd'hui dominer le système des castes antérieurement marqué par des phénomènes de "fission" et ces changements ne sauraient être appréhendés comme le simple passage d'un système "fermé" à un système "ouvert" de stratification sociale.

L'étude, très concrète, d'une association de castes Kurmi par K. K. Verma Changing role of caste associations illustre avec pertinence ces propositions. K. K. Verma montre bien à travers l'histoire de cette association entre 1894 et les années 70 la mise en place d'un "réseau supra-ethnique" et "supra-local" et l'évolution de l'association vers la forme d'un groupe de pression économique et politique, et d'un "instrument de mobilisation politique". L'association luttant d'abord pour l'accession des Kurmi au statut kshatriya au moyen d'une élaboration mythologique complexe, a peu à peu rationalisé son organisation donnant de plus en plus de place à des objectifs "séculaires" tout en poursuivant sa "réforme rituelle" ; ainsi, dans les années 60, elle tente de se faire inclure dans la commission des "Backward classes" et s'immerge dans les champs du politique, de l'éducation et de l'emploi. K. K. Verma rappelle à ce sujet cette expression très éloquente de Rudolph (1960) caractérisant de tels processus comme une "réincarnation démocratique de la caste".

Estimant que la caste n'est plus une "structure sociale totale" pas plus que "la classe" dans la conjoncture indienne contemporaine, A. Beteille conduit ses réflexions à travers la notion entre autres de "status group" ; ce concept permet d'appréhender les multiples facteurs qui interviennent dans les modalités présentes de la caste et des groupes sociaux -travail, éducation, revenu...- et d'analyser leurs interrelations. S'il juge que les nouveaux "status group" qui s'élaborent pour l'avenir continueront à porter "sans aucun doute la marque du système des castes" en revanche les rapports entre caste, classe et pouvoir -que les transformations socio-économiques enjoignent à se dissocier comparativement par exemple à la situation antérieure où la classe était largement subsumée par la caste- sont conduits à prendre

de nouvelles formes sur lesquelles l'attention doit être prioritairement portée.

Ces quelques indications très brèves permettent d'entrevoir certains des croisements qui s'opèrent entre des problématiques possédant leurs logiques propres et partiellement autonomes, et l'intérêt d'optiques convergentes en particulier dans le cadre d'une investigation concernant les travailleurs industriels. A ce carrefour s'ébauchent de multiples pistes de recherche parmi lesquelles : les modes endogènes de constitution de l'identité et du statut, et la construction interne des positions individuelles et de leurs logiques dans l'articulation des différentes lignées hiérarchiques mouvantes au sein desquelles elles évoluent et se produisent, entre autres celles de la caste en mutation, celles du travail et de la qualification dans l'entreprise, et aussi les nouvelles hiérarchies "synchrétiques" locales et globales qui émergent ; les relations concrètes existant entre les différentes formes de la mobilité collective -économique, politique et religieuse- et de la promotion individuelle qui trouve dans ces dernières un cadre d'insertion, de définition, de différenciation ou de rupture dans un contexte où le système de caste tend à ce que les réussites ou les échecs personnels revêtent une signification de groupe, où, face à des revers professionnels, la caste soit régulièrement invoquée (Cf. M. N. Srinivas), dans un contexte enfin où la tentative isolée de masquage de sa caste soit sévèrement condamnée. Citons à ce propos, pour conclure, cette anecdote éclairante rapportée par A. Bêteille : "The non brahmin had sat down to eat a ceremonial meal along with the brahmins, a thing which would never be permitted unless he were to conceal his identity. Before commencing the meal the non brahmin in imitation of the brahmins began performing the parishesanam. But instead of moving his right hand in the clockwise direction as should be done, he moved it counterclockwise. His identity was immediately revealed and he was beaten and thrown out of the gathering." (Caste, class and power).

Indices bibliographiques :

- A. BETEILLE : Caste, class and power. Changing patterns of stratification in a Tanjore village.
Castes, old and new.
Equality and inequality.
 "Clerks and skilled manual workers, some considerations for research in Calcutta".
- J. BREMAN : "A dualistic labour system".
- C. BOUGLE : Essaissur le régime des castes.
- L. DUMONT : Homo hierarchicus.
Homo aequalis.
Essais sur l'individualisme.
- G. HEUZE : Pour une approche sociologique des ouvriers de l'Inde contemporaine et quelques premiers approfondissements. (Mémoire de maîtrise).
 La classe ouvrière indienne. (Thèse de IIIe cycle).
 Sur quelques aspects du paternalisme filialisme dans le monde du travail indien. (Multigraphié).
 La grande grève des ouvriers des usines cotonnières de Bombay. (Dossier).
 "Une journée ordinaire de Nandalal" (Autrement "L'Inde").
- M. ^HHOLSTROM : South indian factory workers.
Industry and inequality.
 "Small scale industrialists in India : men with ideas and men with money".
 "Jobs and careers : some india factory workers' experience".
- C.S. HOLZBERG : "Anthropology and industry : reappraisal and new directions

- I.C. S S R : A survey of research in sociology and social anthropology.
1974
1969-1979.
- R. LAMBERT : Workers, factory and social change in India.
- O. LYNCH : Politics of intouchability.
- J.H. MARNANE : "Individual social mobility in India".
- A. NIEHOFF : Factory workers in India.
- K.M. PANIKKAR : Histoire de l'Inde.
- J. POUCHEPADASS : L'Inde au XXe siècle.
"L'intouchable et la modernité". (Le Genre Humain n° 11).
- PURUSHARTA n° 6 : Castes et classes en Asie du Sud.
n° 4 ; La dette.
- E.A. RAMASWAMY : The worker and his union.
Industrial relations in India.
Industry and labour, an introduction.
- U. RAMASWAMY : Work, union and community.
"Tradition and change among industrial workers". (E P W).
- N.R. SHETH : The social framework of an indian factory.
"For a sociology of industrial workers"
"Management of organizational status : a case study of the supervisor in textile mill".
"Towards industrial democracy"(E P W).
"The problem of labour commitment".
- N.R. SHETH and PATEL : Industrial sociology in India.

- M.N. SRINIVAS : The remembered village.
Caste in modern India.
Social change in modern India.
Changing position of indian women.
- B.R. SHARMA : The industrial worker..
- K.N. VAID : The New Worker.
- L.P. VIDYARTHY : Socio-cultural implications of industrialisation in India.
A case study of tribal bihar.
- H. ZIMMER: Les philosophies de l'Inde.

les cahiers

n° 1 - 1986

R. CABANNES — A. CHAUVEL

Procès de travail, trajectoires professionnelles
et segmentations de la classe ouvrière.

M. SELIM

Travail industriel et ethnologie,
quelques orientations de recherche en Inde

M. SELIM

Positions, hiérarchies, statuts.